L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS,

VENDREDI MATIN, 23 FÉVRIER 1872.

FEUILLETON.

UN AMI DIABOLIQUE

PAR A. DE GONDRECOURT.

X—(Suite.)

LA CONFIDENCE.

—Vous avez donc trouvé grand plaisir au bal, mon ami?

—Mais oui, chère Madeleine, oui vraiment. A propos, j'ai de grands compliments à vous faire....

—A moi?

—A vous..... vous étiez charmante hier.....

—Quoi! vous voilà dans le travers.... vous complimenter!

—Ces mots furent prononcés avec un tremblement de la voix et un frémissement de tout le corps.

Ah! si l'homme, moins souvent enclume de lui-même s'écoutait son bon génie, que de fois il s'écarterait des sentiers où il s'engage en aveugle et s'égare! Si Paul Guérin eût regardé avec calme la noble jeune fille qui, palpitante sous ses yeux, semblait devoir lui révéler les délicieux mystères de l'amour, il eût bien vite oublié mademoiselle de Moncal; la frivole coquette eût été vaincue dans son cœur par l'ange modeste et chaste, seul vrai gardien du son bonheur.

Mais le jeune enthousiaste ne vit rien; emporté par sa passion, il ne rendit même pas hommage à la délicate beauté de Madeleine.

Fatalité étrange! notre premier amour est ardent, si loyal et tenace, se trompe presque toujours!

—Oui, reprit Paul, vous aviez une toilette d'une charmante fraîcheur, et vous la portiez avec une grâce incomparable.

—Mais, mon ami, c'est à peine si vous avez pu vous en apercevoir, vous m'avez quitté en entrant dans les salons de madame de Moncal, et vous ne m'avez pas demandé une seule contredanse.... Cet oubli m'a même été fort sensible, car je venais à vous gardé un peu de place sur l'éventail où s'inscrivaient les danseurs.

—Vous oubliez que je ne sais pas danser. Mais cela s'apprend comme toute chose, n'est-ce pas?

—Certainement, et si vous le désirez, je ferai de vous un très bon élève, répondit Madeleine dont le trouble allait croissant.

—Très-volontiers..... avec d'autant plus de raison, ma chère petite sœur, que je vais vous imposer une tâche bien rude, et qu'il vous faudra faire provision de patience.

—Que puis-je donc pour vous? En vérité, voilà une bien heureuse journée.

—Vous êtes si bonne!

Paul baisa la main de mademoiselle de Cernay. Ce baiser ne fit qu'effleurer la peau satinée de la jeune fille, et cependant il la brûla.

—Voici ce dont il s'agit, reprit le savant. J'ai vécu jusqu'à ce jour comme un insensé, donnant à l'étude les heures les plus précieuses de ma vie, sans autres confidents que mes manuscrits, sans autres amis que mes livres; courbé sous un travail opiniâtre, j'ai laissé ma jeunesse se flétrir aux pâles reflets de ma lampe, et mes poumons ont manqué d'air dans cet étroit cabinet dont j'ai fait ma prison, et dont j'ai failli faire mon tombeau.

Madeleine croyait rêver; la sécousse était tellement forte pour cette nature éminemment douée, qu'elle se sentait chanceler sous l'espérance, comme elle avait chancelé sous le désespoir.

—Il ne faut pas être ingrat, Paul, vous êtes un élu du Seigneur; son doigt s'est posé sur votre front. Vos immenses travaux vous ont acquis une gloire qui rejaillit sur nous, et dont nous sommes peut-être trop fiers.

—La gloire n'est pas le bonheur, mon ami; ses fumées sont trompeuses; la gloire ne s'adresse qu'au cerveau de l'homme, et ne contente que son ambition. Heureux celui dont le cœur ne se sèche pas dans cette victoire d'un homme sur tous les hommes, qu'on appelle la célébrité!

—Mais vous, mon frère, vous êtes heureux, car vous avez le meilleur des cœurs.

—Dieu a permis que je m'arrêtasse à temps dans le mauvais chemin; il a fait pâlir l'étoile aux yeux du savant insatiable, et je vous bénis Dieu près de vous et avec vous.

Les joues de mademoiselle de Cernay pâlirent, sous un coup d'œil rose à peine ennuancé à une mâte pâleur, et de la pâleur du marbre à une animation nouvelle.

—Vous me trouverez toujours prête, dit-elle en hésitant, à rendre des actes de grâces au Seigneur qui vous protège.

—Merci, chère sœur, merci; le baron de Wachenheim vous connaît bien, à ce que je vois; moi, je n'avais fait que vous deviner.

Au nom de son protecteur, Madeleine tressaillit, le doute s'éclaircit de son cœur; Paul allait lui faire des aveux qu'avaient appelés toutes les ardeurs de son âme, et qui, maintenant strangulent sa chaste pureté. Elle ne répondit pas; Paul continua:

—Vous allez donc m'accepter pour élève, et jamais élève n'aura été plus docile; vous vondrez bien être ma confidente, et jamais ami plus sincère et plus tendre n'aura versé ni versera dans la trésor de votre intelligente bonté, plus de richesses que ne vous en réserve mon imagination longtemps opprimée par l'analyse, mais toujours active.

—Ami je pas toujours été votre confidente; ne suis-je pas votre sœur?

—Oui, et voilà pourquoi je vais prendre à deux mains mon courage, et vous faire tout bravement un aveu dont vous serez étonnée. Je vous confiais, enfant, mes chagrins mes joies; plus tard, hommes sévère avant l'âge, je ne vous ai caché aucune de mes ambitions; aujourd'hui, c'est de mes rêves et de mon âme que je veux vous parler; sans vous, je ne saurais résoudre une question qui me tient suspendu entre le ciel et l'enfer.

Madeleine, défaillant au trouble dans lequel la jetaient ces paroles passionnées, et sentant que ses forces pourraient la trahir, ne voulut pas s'exposer à recevoir en tête-à-tête la déclaration de Paul. L'âme candide de la vierge venait d'aspirer comme un suave parfum, tout le bonheur qu'elle pouvait supporter; elle croyait n'avoir plus rien à apprendre des secrets de Paul; mais elle eût voulu s'appuyer sur le cœur de son père, pour relever, sans contrainte, à l'environnement dont elle était presque entièrement assise.

Elle essaya donc de se lever; mais tout mouvement lui était impossible, elle ne put qu'enfoncer ses mains effilées dans le velours des coussins qui l'enveloppaient; elle voulut parler, ses lèvres s'entrouvrirent, et pas à peine articuler quelques mots.

—Paul, mon ami.... mon père, votre père aussi, ne pourrait-il pas partager avec moi votre confidence.....' Mon cœur me dit que le seul ne doit pas être étranger.....

—Non..... non, de grâce; écoutez moi, adieu; c'est de vous, uniquement, que doit me venir tout secours. Notre père vous a répété ce matin, ce que le baron m'avait chargé de vous dire, n'est-ce pas?

—Oui! fit timidement la jeune fille, et elle baissa la tête, comme la blanche colombe qui cherche un abri sous son aile.

—Eh bien, j'ai le pressentiment que l'affaire qui vous occupe est une affaire de cœur..... Madeleine, répondez-moi franchement..... Vous aimez?

Mademoiselle de Cernay leva sur Paul ses grands yeux humides. Oh! que d'éloquence dans ce regard, et cependant Paul Guérin ne le comprit pas; il continua avec exaltation:

—Vous aimez! puisse le ciel bénir votre pensée la plus chère, et vous récompenser, ma sœur, en couronnant vos espérances. En échange de ce vœu que je fais pour votre bonheur, prier, prier pour moi, car j'aime avec passion, avec toutes les forces d'une âme aussi vierge que la vôtre. Aimer, ma douce petite compagne, ajouta le jeune homme après une pause, vous connaissez intimement mademoiselle Corinne de Moncal?.....

Mademoiselle de Cernay redressa vivement la tête comme fait à l'approche du chasseur la gazelle broutant sur la feuillée; elle était devenue pâle; son visage exprimait un doute poignant, une surprise inexplicable

—Oui, murmura-t-elle, pourquoi?

—Hélas! vous devinez-vous pas.... ne lisez-vous pas dans mon yeux, dans mon âme? La pensée qui m'étouffe ne se fait-elle donc pas jour sur mon front?

—Non, interrompit Madeleine avec un effort capable de la briser sur le coup.

—Mais si elle! c'est Corinne de Moncal, c'est ce bel ange de Dieu que j'aime éperdument..... Ah! que notre parole est impuissante pour exprimer nos joies et nos souffrances suprêmes!

Disant cela, Paul Guérin tomba dans un abattement morne et presque farouche; il croisa les bras sur son sein, et demeura immobile, rêveur, silencieux.

Madeleine fut un instant anéantie; le poignard venait de la frapper s'était profondément enfoncé dans son cœur. Cependant, elle recouvra peu à peu et dans l'instant même où un nouveau coup, plus intrépide, et dû, instant que gladiateur qui arrachaient le fer de leur blessure, le montrèrent aux applaudissements du peuple et à mépris.

—Mademoiselle Moncal est une beauté accomplie, mon frère; votre passion pour elle est surprenante.

Et je ne saurais comprendre ces mots d'un sourire qui semble lui ouvrir les portes du ciel.

—Merci, chère sœur, répondit Paul; votre voix si douce me console déjà des rêves auxquels je m'étends.... Merci.

—Vous ne devez douter de rien, mon ami, celle que vous aimez sera digne de votre amour, et trop heureuse de vous le prouver.

—Ah! détrompez-vous, et voyez comme elle se touche ai précédent.

Paul Guérin, sans remarquer la pâleur de Madeleine, sans entrer, dit son trouble la marche du poison qu'il avait versé goutte à goutte dans ces veines, continua son récit avec sérénité et mépris avec de minutieux détails, tout ce qui était avec le baron et les conseils qui d'en étaient suivis.

De tous les vices du cœur, l'égoïsme est le plus terrible, le plus odieux et surtout le plus impitoyable. Madeleine de Cernay était besoin de cette longue confidence pour arriver à comprendre le dédire de ce pensée. Elle écouta Paul Guérin avec un calme apparent, et cependant elle ne pouvait arrêtant des bouche le pétillant de fatigue de ce rêveur.

—Mon ami, dit-elle enfin, vous avez parlé longtemps avec les [illegible] tout ce que je pense là [illegible] ; vous voyez que je suis [illegible] ; mais vous [illegible] ; il faut [illegible] ; il est [illegible] ; [illegible] ; [illegible] ;